

Le bal des blouses blanches

Mariève Simard

Number 51, Winter 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5477ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Simard, M. (1999). Le bal des blouses blanches. *Brèves littéraires*, (51), 84–87.

MARIÈVE SIMARD

Le bal des blouses blanches

À mon fils Vincent

*« La proximité de la mort
donne plus de poids à la vie. »*
Monic Thouin-Perrault

Goutte à goutte, le temps fuit, s'échappe. Deux obstétriciennes se retirent de ma chambre, mine de tout et de rien. Dans un silence poli, elles vont se concerter sur mes chances de survie. De ces discussions dont on ne devrait jamais être exclu. Mon regard se pose sur mon conjoint au minuscule sourire hésitant.

Je souffre d'un syndrome rare, l'éclampsie. Risque de convulsions, de coma... Ma vie et celle de mon petit sont en danger. Et tout devait être magique. Un de ces moments de larmes, de rires, à forger des souvenirs comme des bijoux. Maintenant, à chaque soubresaut de mon bébé, l'espoir renaît.

Les médecins reviennent, suivis d'une infirmière, avec

un attirail de tubes et de sacs. Une délégation de blouses blanches m'assaille.

— Nous allons faire une césarienne. L'écho montre l'enfant en transverse. Nous ne pourrons pas vous provoquer vu la position du bébé. L'infirmière va vous installer un soluté et une sonde pour permettre l'épidural. Allez ! On se retrouve en salle d'op.

Subitement, leur coupant la parole, j'envoie mon conjoint rassurer les proches. En lui affirmant que tout va bien. J'ignore si je l'ai convaincu. Cela m'est égal. Je l'ai dit pour me reconforter. Il s'exécute, trop heureux de reprendre son souffle ailleurs que sous mon regard blessé. Lorsque la porte se scelle sur son absence, j'éclate en sanglots. Chaque larme a une raison.

Branchée à des tubes de toutes sortes, je suis enchaînée au destin. On me transporte à la salle d'opération, ligotée à la civière, les pieds devant. Je n'avais jamais remarqué la blancheur livide du plafond suspendu...

Ils portent tous le costume de chirurgien et observent le silence. Le silence d'une agonie. Tiens bon, bébé ! Maman a tant rêvé de caresser ta petite boule chevelue. Mon Dieu, donnez-moi la force ! Il fait si froid... Même en dedans. Dire que je me rassurais avec les petits moutons et les poudres. Quand on porte en soi la vie, on se barricade contre la mort...

Soudain, la lumière aveuglante au-dessus de la table d'opération me rappelle à l'ordre. Telle un gifle. Brutale et sans appel. On m'arrache mes vêtements. Ma pudeur est muselée. Des gestes guidés par l'habitude, sans émotion. Je me sens comme un morceau de viande au milieu d'étranges corbeaux. Une aiguille enfoncée dans la colonne vertébrale m'anesthésie. Pour quelques heures, je serai privée de l'usage de mes jambes...

— Le pouls de l'enfant est quasi inexistant, docteur, chuchote le sarrau blanc pâle.

— Quoi!

— On commence la césarienne, madame Laurin, calmez-vous, me dit l'un des vestons immaculés présents. L'anesthésiste sans doute, à son air maniaque.

On discute. Comme si je n'existais pas. Mon conjoint arrive et me prend la main. Me transmet son courage, costumé lui aussi. Toute une mascarade ! Comment s'achèvera-t-elle ? Ses lèvres remuent. Je ne comprends pas ce qu'il me dit, mais je sens qu'il me rassure. La phrase de l'infirmière m'obsède...

Des mains gelées se promènent sur mon ventre en offrande. On me coupe, on déplace mes abdominaux. L'acier inoxydable me transperce de sa froideur. Je sens l'air glacial s'engouffrer à l'intérieur de moi tandis que l'on s'approprie mes entrailles. Deux mains

puissantes retournent l'enfant dans ma chair meurtrie. AAHHH ! Laissez-moi crier ! Oh ! Mon Dieu ! Que vais-je mettre au monde ? La mort ou la vie ?

Enfin ! Enfin, on extirpe ce petit être à l'origine de nos inquiétudes. Puis, le silence tombe sur nos têtes comme une lame... l'air est à couper au couteau... la peur a aiguisé mes sens... le temps se tait... il n'y a plus que le battement affolé de mon coeur qui se tord...

Aux limites de la vie, un cri fragile fend mon âme. Un cri au-delà de la peur, un cri résonnant dans la salle blanche en signe de victoire. Il est vivant !

— C'est un petit garçon, me dit la robe blafarde souillée.

Sa voix me semble irréelle. L'ai-je seulement entendue ? Je regarde mon conjoint pleurer tout bas des émotions trop grandes pour lui. J'aimerais le reconforter. Si ce n'était de mes bras liés à ce lit de métal...

Au bout de minutes longues comme des jours, on m'apporte un poupon emmailloté. Sans me voir, il me regarde. Je ne peux ni le toucher ni le prendre. Devenus deux entités, nous sommes unis plus que jamais. Ce lien demeurera au-delà de tout. Même de la mort.

En aucun moment, je n'oublierai : une cicatrice de cinq pouces y veillera.